

LE PASSE-TEMPS

ET LE PARTERRE

RÉUNIS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

Six mois..... 3 fr.
Un an..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, Rue Confort, Lyon

V. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0,50
Réclames..... — 1 »

SOMMAIRE

Causerie : La Question des Bas.. Pierre Bataille
Echos artistiques... L. M.
Nos Théâtres..... X.
Lettre Parisienne..... Arsène Alexandre
Pour la Chanson..... Antonin Lugnier
Le Carnet..... Frantz Foulon
Sisyphus..... V. Savelli
Libre-Chronique..... Franc-Sillon
Soupçonnée (A suivre)..... Jeanne France
Bibliographie.
Le Cinématographe.
Eldorado. — Casino des Arts. — Scala-Bouffes. —
Guignol du Gymnase. — Charbonnières-les-Bains.
Revue financière.

CAUSERIE

LA QUESTION DES BAS

Ma dernière causerie — *Echos mondains* — m'a attiré une verte réplique, non de la baronne Staffe, mais d'une des « grandes dames » qu'elle sature de louanges à jet continu.

Mon aimable correspondante — il faut toujours dire à une femme qu'elle est aimable même lorsqu'elle ne l'est pas — me reproche en termes véhéments de ne pas aimer les « bas bleus ».

Il me serait facile de répondre, comme Rivarol : — Cela dépend des jambes qui sont dedans !

Je ne demande pas à la baronne Staffe de me montrer ses jambes — j'en ai tant vu d'autres ! — je lui demande tout simplement de donner à ses lecteurs et à ses lectrices une vision plus exacte, plus vraie du grand monde dont elle se proclame l'historiographe autorisée, et qu'elle s'obs-

tine à nous présenter — sans mauvaise intention assurément — sous des dehors absolument grotesques.

Des bas bleus, je suis amené par une pente naturelle — que je pourrais tout aussi bien qualifier de pente douce — à parler de la lutte qui se poursuit depuis plusieurs mois entre les bas noirs et les bas blancs.

Cette lutte épique — alimentée par des considérations d'esthétique dans lesquelles je me garderai prudemment d'entrer — a soulevé dans la presse mondaine une polémique prête à tourner à l'aigre.

Une lecture — attentive autant qu'impartiale — de tout ce qui a été écrit sur ce sujet palpitant, me permet de noter ici l'impression générale qui s'en dégage.

Je constate tout d'abord que la mode — à l'heure actuelle — écarte d'une façon absolue les bas bleus, roses, mauves ou marrons ; elle ne laisse le choix libre qu'entre deux couleurs : le noir et le blanc.

Or, il est reconnu qu'avec la chaussure découverte le bas blanc ou même crème, perd rapidement sa virginité ; la moindre souillure lui est fatale et suffit à compromettre — *ipso facto* — tout l'effet d'une toilette élégante : la femme qui porte des souliers est donc condamnée à porter des bas noirs.

La bottine seule autorise le port du bas blanc qui va à la lessive, qui est d'un usage très commode et — ajoutent les courriéristes du *High life* auxquels j'emprunte l'énumération de ces détails de ménage — d'un emploi très sain.

J'ai voulu naturellement savoir en quoi le bas blanc était plus hygiénique que le bas noir. Voici ce qui m'a été répondu :

— Les bas noirs ont le désagrément de déteindre sur la peau ; outre que cela est d'un effet désagréable qui désole les femmes délicates et soignées, ce noir s'imprègne assez profondément dans l'épiderme,

malgré les lavages journaliers, pour lui faire prendre une teinte brune et même *noire à sa texture (sic)*.

O Chimie, voilà de tes coups !

Cet argument décisif pour les partisans du bas blanc n'a été accepté que sous réserve d'expertise, par les partisans du bas noir, lesquels allèguent d'ailleurs, qu'en s'adressant à de bonnes maisons et en y mettant le prix, on pourrait avoir un noir qui ne déteindrait pas.

On s'est arrêté finalement à un moyen terme qui est celui-ci : les bas noirs pourront continuer à se porter — avec le soulier, bien entendu — à la condition d'être à double face, blancs à l'intérieur.

Le Sanhédrin mystérieux qui tranche — en dernier ressort — les questions de mode, conseille de porter des bas blancs très fins sous des bas noirs également très fins.

Deux paires de bas pour une !

En fait de jambes, ce sont messieurs les bonnetiers qui vont se frotter les mains.

La question des bas est indissolublement liée à celle des jarretières : au premier abord, il paraît presque impossible de séparer celles-ci de ceux-là.

La tentative vient pourtant d'en être faite à Londres où une puissante association s'est récemment formée contre l'emploi de la jarretière.

Il paraît — au dire de certains médecins anglais — que cet accessoire de la toilette féminine est dangereux pour la santé des femmes.

Un peu tardive — n'est-ce pas ? — cette constatation. Il ne faut pas s'étonner, dès lors, si nos voisins mettent autant de hâte à rattraper le temps perdu.

Les adhérentes se livrent à une propagande effrénée par le livre et surtout par le journal. A l'instar des sociétés bibliques elles font distribuer dans tous les lieux publics des brochures où il est péremptoirement démontré que la jarre-

tière a — sur l'économie générale de la femme — des résultats déplorables.

Des conférencières animées d'un beau zèle, se sont emparées de ce sujet d'une élasticité d'ailleurs indiscutable et qu'elles arrivent à traiter à des points de vue tout-à-fait inédits.

Les anglais prêchent beaucoup par l'image : aux vitrines des libraires londoniens s'étaient déjà des lithographies représentant l'état florissant d'un mollet affranchi de toute entrave, et l'état affligé d'un mollet maladroitement serré et comprimé...

Cette croisade d'une nouvelle espèce aboutira-t-elle ? Laissera-t-on plus longtemps emprisonnés des mollets qui attendent d'une liberté féconde, leur entier développement ?

Je ne saurais le dire

Tout porte à croire que l'innovation — si elle se réalise — restera circonscrite à la brumeuse Angleterre.

On songe si peu à supprimer les jarretières en France qu'on vient de leur donner un langage, autrement persuasif que celui des fleurs.

Ecoutez plutôt ce que dit — dans un de ses derniers courriers — cette excellente baronne Staffe pour laquelle je continue à éprouver — en dépit de ses prétentions au bas bleu — une invincible admiration :

« Je ne manquerai pas de signaler aux jeunes filles, dans la plus stricte intimité (remarquez que le journal dans lequel écrit la baronne Staffe, tire à 30.000 exemplaires !) une mode intime... et américaine.

« On porte des jarretières dissemblables ; une jaune et une noire, une jaune et une mauve, une jaune et une bleue : la bleue est de rigueur absolue pour celles qui veulent trouver un mari dans l'année ».

Célibataires, mes amis, vous voilà fixés : c'est à ses jarretières bleues que vous reconnaîtrez désormais celle qui doit faire votre bonheur.

Mais, voilà ! où, quand et comment, la demoiselle décidée à se marier retrouvera-t-elle sa jupe assez haut pour qu'on puisse voir la couleur de ses jarretières ?

Baronne Staffe, vous nous devez une explication : allez-y gaîment !

Pierre BATAILLE.

ECHOS ARTISTIQUES

Nos anciens artistes :

Dans la composition de la troupe du théâtre Michel de Saint-Petersbourg pour la saison prochaine, nous relevons les noms

de M^{mes} Baréty et Fériel qui ont laissé de si bons souvenirs aux Célestins. M^{lle} Baréty débutera dans le *Demi-Monde* et M^{lle} Fériel dans *Froufrou*.

✽

On annonce la mort de M. Séran qui tint l'emploi de premier ténor d'Opéra-comique à notre Grand Théâtre et sur diverses scènes importantes. C'est lui qui interpréta intégralement pour la première fois la *Damnation de Faust*, dans une audition du chef-d'œuvre de Berlioz donnée en avril 1896 au Grand Théâtre de Lyon.

Depuis deux années environ, il avait renoncé au théâtre, désireux de goûter un repos légitime après une carrière bien remplie. Il s'était fixé à Lyon.

✽

Un autre chanteur qui eut également son heure de célébrité non au théâtre, mais dans les salons, Jules Lefort, vient de mourir à Paris à l'âge de soixante dix-sept ans.

Il avait joué sous l'empire d'une notoriété considérable. Toutes les romances fameuses de l'époque ont été créées par lui. Nadaud lui dut une part importante de ses succès. C'est aussi Jules Lefort qui créa les *Rameaux*, le *Vallon* et les principales romances de Faure, son ami intime. Massenet à ses débuts, fut son accompagnateur.

✽

Nous avons annoncé l'engagement de M^{lle} Marie Kolb au Théâtre Français ; pour éviter toute confusion sur l'affiche avec le nom de M^{lle} Marie Kalb, sociétaire, M^{lle} Marie Kolb débutera sous celui de « Thérèse Kolb » qui est aussi le sien.

✽

Un manuscrit pour rien !

Sait-on combien Alexandre Dumas vendit le manuscrit de la *Dame aux Camélias* ?

Cinq cents francs !... Les acquéreurs étaient MM. Giraudet et Dagneaux.

Le manuscrit devait être primitivement cédé à M. Tresse, le grand éditeur de pièces de théâtre, mais celui-ci ne voulut pas conclure le marché avant d'avoir assisté à une représentation de l'œuvre de Dumas.

Après la représentation (c'était la troisième ou la quatrième) M. Tresse dit à Alexandre Dumas : — « Je ne crois pas à la durée du succès de votre pièce, je ne puis donc me rendre acquéreur du manuscrit. »

C'est alors que le jeune auteur qui avait un besoin pressant d'argent céda son manuscrit à MM. Giraudet et Dagneaux pour la somme que nous indiquons plus haut.

✽

La *Gazette officielle* de Londres annonce que M^{me} Adelina Patti vient d'obtenir ses lettres de naturalisation anglaise.

Etant donné que l'art n'a pas de patrie — dit notre confrère l'*Europe artiste* — Il n'y a donc rien de surprenant à ce que la diva née espagnole, de parents Italiens, naturalisée Française, de par

ses mariages avec le marquis de Caux, et avec M. Nicolini, soit devenue Anglaise aujourd'hui. Notez quelle n'a pas cinquante cinq ans, et qu'elle peut aisément devenir Allemande, Autrichienne, Américaine, Belge etc., etc. Tout est possible.

En 1870 M^{me} Patti déserta la France et après ces désastres alors que tous nos grands artistes venaient apporter à nos fêtes de charité et de bienfaisance, le concours gracieux et précieux de leur talent, elle continua systématiquement à fuir cette ville de Paris, qui jadis l'avait tant adulée.

De tous temps, pour M^{me} Adelina Patti, l'argent a été le principal objectif. En se faisant naturaliser Anglaise elle reste fidèle à l'esprit moral de cette nation qui a pour devise : *Egoïsme et indifférence*.

✽

Sait-on de quelle façon s'exercent les droits d'auteur en Italie ? Un compositeur fait un opéra : il en vend d'abord la partition à un éditeur ; puis celui-ci la loue par saison de trois mois aux différents directeurs.

Sur ces locations, le compositeur se réserve un droit, le tiers, le quart, le cinquième, suivant sa renommée. Exceptionnellement pour Verdi, c'est la moitié. Le *Travatore*, par exemple, ne se loue pas moins de 5.000 francs par saison ; il y a quatre saisons et cent vingt grands théâtres en Italie. Faites le compte.

C'est cet ingénieux fonctionnement des droits d'auteur qui a permis à Verdi de réaliser une de ces fortunes colossales qu'on ne gagne ordinairement qu'à la Bourse... quand on ne l'y perd pas.

Il est d'heureux pays où le rôle de la cigale vaut bien celui de la fourmi.

L. M.

NOS THEATRES

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Voici l'ordre des représentations qui seront données au théâtre des Célestins pendant le séjour de M^{me} Sarah-Bernhart dans notre ville.

Lundi 19 septembre, la *Dame aux Camélias* ; mardi 20 et mercredi 21, *Froufrou* ; jeudi, 22, *Phèdre* ; vendredi 23, la *Dame aux Camélias* ; samedi 24, la *Tosca* ; dimanche 25, en matinée, *Phèdre* ; en soirée, la *Dame aux Camélias*.

X.

LETTRE PARISIENNE

Le cocher de fiacre que j'avais pris l'autre jour était d'humeur communicative. Il me faisait des remarques sur la pluie, le beau temps et la politique. C'était très intéressant : aussi je n'écoutais pas.

A un tournant du Pont-Neuf il se retourna soudain vers moi et me dit en me désignant

du regard un point invisible : « Hein ! tenez le voyez-vous le chenapan. Il se cache et il croit qu'on ne le voit pas ! Mais on a l'œil ! Et on ne se laisse pas prendre comme cela. »

Je cherchai de quel animal féroce il pouvait être question. Je me rappelai qu'autrefois le Pont Neuf était mal fréquenté, qu'on y dévalisait en plein jour les honnêtes passants et je cherchai involontairement à mon côté la poignée de ma bonne rapière. Mais comme je n'avais pas de rapière, je me souvins par la même occasion que c'était au temps jadis que ces scélératesses avaient lieu. Et je me rassurai.

Je me rassurai d'autant mieux que je ne tardai pas à m'apercevoir que tout ce discours était adressé à un gardien de la paix, un brave gardien d'apparence à la fois martiale et débonnaire, enfin d'un de ces représentants de l'autorité et de l'ordre qui sont chargés précisément de nous protéger contre les cochers, ce dont ils profitent parfois pour donner raison au cocher contre nos plus légitimes revendications.

Il ne me restait plus qu'à écouter en paix mon cocher développer son idée avec une verbeuse et familière éloquence. Je l'écoutai puisque d'ailleurs je ne pouvais faire autrement, étant son prisonnier.

Oui, voyez-vous, disait-il, ces brigands-là se cachent dans des coins derrière des piliers, pour pouvoir vous sauter dessus et vous dresser une contrevention, si vous trottez à l'entrée des ponts au lieu de marcher au pas. Qu'est-ce qu'ils diraient quand ils se cachent comme ça si on venait leur dire qu'ils ne font pas leur service Hein ! qu'est-ce qu'ils diraient ? Et savez-vous, monsieur, pourquoi ils se cachent, pourquoi ils nous embêtent comme ça dans ce moment-ci, pourquoi ils sont si avides de nous faire des procès-verbaux. Hein, le savez-vous ?

J'esquisse le plus vague des gestes hypothétiques.

Eh bien, je vais vous le dire moi. C'est parce que leurs petits sont en vacances et qu'il faut payer les frais de voyage.

Ici, je dus avoir l'air un peu ahuri car l'explication me fut continuée sur un ton légèrement teintée d'ironie :

Vous ne comprenez donc pas que le préfet de police envoie par cinq cents à la fois les petits enfants des sergots, prendre des vacances à la campagne. Eh bien, il faut bien que quelqu'un paie les frais de ces vacances, n'est-ce pas ? Supposons que chaque enfant revienne à un franc par jour, c'est pas beaucoup. Ça fait toujours cinq cents francs par jour. Vous n'allez pas me dire que c'est le préfet de police qui les paie de sa poche, je suppose, hein ! Vous n'allez pas me dire ça ?

Voulant rester à toute force en bons termes avec l'homme qui tenait ma destinée entre la main qui tenait les guides et celle qui tenait le fouet, j'eus la faiblesse de faire un geste de protestation indignée.

Alors puisque ce n'est pas le préfet qui paie et que ça n'a pas été voté au budget,

vous m'entendez, ça n'a pas été voté au budget, il faut bien que ce soient les cochers qui paient. C'est clair. C'est pour ça que les gardiens de la paix en ce moment-ci nous font au moins pour sept cents francs de contraventions par jour. C'est la consigne. Et comme les vacances des petits flics coûtent cinq cents francs, ça fait encore deux cents francs de bénéfice ! Malheur. »

Je n'essayai pas d'approfondir ni de comprendre à quelles mystérieuses besognes étaient appliqués ces bénéfices illégitimes réalisés sur les pauvres cochers (qui sait ? Peut-être à payer les journalistes amis du gouvernement ?) Enfin la conclusion ou plutôt une des nombreuses conclusions de ce discours (au bout duquel j'arrivais heureusement à destination) fut celle-ci, assez inattendue.

En somme, pourquoi que le Gouvernement ne paie pas aussi des vacances aux enfants des cochers. Ils valent bien les enfants des sergots, peut-être ? Tableau touchant qui se traduisit aussitôt par ce beau vers imité de Racine :

Aux petits des cochers, m'sieu Blanc, pai' des vacances

Eh bien non, je ne pouvais admettre cette conclusion-là, maintenant que j'étais hors des atteintes de mon automédon. Les petits des cochers ne sont point inférieurs au point de vue de l'homme à ceux des sergents de ville, d'accord. Mais les cochers ont tout de même moins de peine, montrant moins d'abnégation que les gardiens de la paix. Et c'est une bonne idée que d'offrir aux enfants de ces braves qui vivent très chichement en somme et se dévouent tous les jours, un peu de ciel et d'air pur qui les change de l'atmosphère des cours et des pauvres logis parisiens.

Maintenant cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas espérer des temps où fraternellement les petits cochers et les petits sergots iront prendre à la campagne des vacances qui leur feront du bien et qui seront payés de n'importe quelle façon, même avec l'argent des contraventions. Ça c'est du socialisme qu'on peut accepter.

ARSÈNE ALEXANDRE.

POUR LA CHANSON

(IMPROMPTU)

*Ennemis nés des platitudes,
Nous voulons jeter sans détour,
Bruant, Paulus, ex-rois du jour !
Un voile sur vos turpitudes.*

*Rompant avec les habitudes
De vos héros de carrefour,
Sortant de l'ornière à leur tour,
Vont se dresser les multitudes.*

*C'est l'heure des franchises rudes,
Troublons les douces quiétudes :
Voici l'instant du grand labour !*

*Amis, vainquons nos lassitudes
Pour affranchir des servitudes
La saine Chanson de retour.*

Antonin LUGNIER

LE CARNET

Le commissaire-priseur leva son marteau.

— Personne ne dit mieux ? cria-t-il.

Et comme nulle voix ne faisait écho à la sienne, il abaissa la main, frappa un petit coup sec.

— Adjugé ! fit-il. A M. de Marnix.

M. de Marnix, un vieux à grosse moustache grise, l'allure d'un officier supérieur en retraite, passa un billet de vingt francs qui circula de main en main jusqu'au commissaire-priseur, lequel rendit la monnaie — il revenait six francs quatre-vingt — par le même chemin. Pendant ce temps, un ouvrier avait apporté à M. de Marnix l'objet de son enchère : un lot de vieux livres poussiéreux remplissant un panier à champagne.

— Vous n'allez pas vous charger de tout cela M. de Marnix ? On vous le portera chez vous.

— Oui, mon ami.

Les ouvriers, les employés connaissaient M. de Marnix, un vieil habitué des salles de vente, où il n'achetait d'ailleurs que de vieux livres. Un jeune homme, devinant l'amateur à la recherche des éditions rares, s'approcha :

— Vous êtes bibliophile, Monsieur ?

Le visage rude et bougon de M. de Marnix se retourna vers l'inconnu.

— Bibliophile ? moi ? Pour quoi faire ?...

— Dame ! je vous vois souvent acheter ici des livres. Alors j'ai pensé...

— Non, Monsieur, j'achète ces livres pour les lire rapidement et les brûler ensuite.

— Par exemple !... Et pourquoi les brûlez-vous ?

— Parce qu'ils mentent !... parce qu'ils sont pleins des notions les plus fausses sur les femmes, l'amour, le mariage... et que c'est faire œuvre saine, utile, morale, que de les jeter au feu...

— Vous ne paraissez guère aimer les femmes...

— Monsieur, j'ai été marié pendant trente-deux ans... ma femme est morte, que Dieu ait son âme ! Lui seul, d'ailleurs, sait ce qu'elle m'a fait souffrir... Quand je me suis marié à vingt-cinq ans, je croyais les femmes telles qu'on les décrit dans les livres : des anges de vertu, de grâce, de beauté ! Mes illusions n'ont pas duré longtemps, mais quand je me suis aperçu que les livres mentaient, il était trop tard...

M. de Marnix parlait avec colère, d'une grosse voix brusque où vibrerait sourdement le ressentiment tourné en manie, qu'il gardait de ses déboires conjugaux. Du bout de sa canne il remuait les livres amoncelés dans le panier.

Dans tout cela, grommelait-il, il n'y a pas un mot de vérité...

— Pourtant, objectait le jeune homme intéressé par la haine vigoureuse de ce maniaque mysogine, il ne manque pas d'écri-

EN VENTE PARTOUT

Le Numéro : 10 centimes

Grande gravure en couleurs : Modes, Nombreux dessins

Le Journal de la Beauté

Journal hebdomadaire des Dames et des Jeunes Filles

Amélioration et conservation de la beauté. Conseils et instructions pratiques. Soins de la peau, du corps, des mains, du visage, de la bouche, des dents, etc., etc. La toilette féminine. Hygiène de la nourriture pour l'entretien de la beauté. Hygiène de tous les sports. L'élégance : robes, manteaux, lingerie, coiffure, bijoux, etc., etc. Transformation de toilettes. La vie mondaine. L'élégance au théâtre et à la ville. Patrons découpés. Ouvrages de dames. Questions judiciaires. Romans, etc., etc.

EN VENTE LE WAGON

INDICATEUR DES CHEMINS DE FER
Comprenant les Réseaux : P.-L.-M., Ouest-Lyonnais, Compagnie
du Rhône, etc.

Prix : 30 cent. — Franco : 40 cent.

AGENCE FOURNIER, Rue Confort, 14, Lyon
ET DANS SES SUCCURSALES

FUMEURS !

Ne fumez qu'un SEUL Papier à Cigarettes

« LE CYCLISTE »
G. AUBERT

165, rue de Paris. — Montreuil-sous-Bois (Seine)

Cahier à bout ambré et gommé
Cahier gommé — Fermeoir inusable

LE DEMANDER CHEZ TOUS LES DÉBITANTS DE TABAC

PHŒBE

Lanterne de Bicyclette portative
au Gaz Acétylène
Breveté S. G. D. G.

DUCREUX & MARTIN

CONSTRUCTEURS

47, Rue Montesquieu, LYON-GUILLOTIÈRE

Dépôt chez tous les Marchands de Bicyclettes de grandes marques

vains qui ont dépeint les femmes sous des couleurs plutôt sombres.

— Ils mentent tous ?... bougonna la voix de M. de Marnix. Si ce n'est pas en deça, c'est au-delà... Quand donc trouverai-je un auteur qui dira la vérité !...

Tout en fouillant le tas de l'extrémité ferrée de son jonc, M. de Marnix avait amené à la surface du panier un petit livre à tranches dorées, recouvert d'une étoffe de velours bleu, fanée et vétuste. Un fermoir de métal ciselé, paraissait défendre contre des mains profanes l'intimité secrète de ses pages.

Ces détails attirèrent l'attention de M. de Marnix qui se baissa et prit le livre.

— Qu'est-ce que cela ? fit-il.

Il fit sauter l'agraffe du fermoir, et fit rapidement défiler quelques feuillets sous ses doigts. Des pages manuscrites lui apparurent, couvertes d'une écriture abondante, fine, allongée, régulière, une écriture de femme, mieux, une écriture de jeune fille. Mais l'encre pâlie et le papier jauni révélaient que de longues années s'étaient écoulées depuis qu'une main de pensionnaire avait tracé ces caractères. M. de Marnix parcourut à la hâte une ou deux pages de ce recueil et, sans doute, ce qu'il en lut eut le don de l'intéresser vivement, car il sauta à la première page, cherchant un titre et un nom. Un nom, il n'en trouva pas, mais en tête du texte figuraient ces simples mots :

Mon Carnet
1843-1847

C'était, ce livre, le mémorial des pensées intimes, des confidences à soi-même, tenu, jour par jour, par une jeune fille depuis sa sortie de pension jusqu'au jour de son mariage.

La coïncidence des dates révélait quelque contemporaine de M. de Marnix lui-même, et l'adolescente qui avait retracé sur ces pages le souvenir de ses rêves de vingt ans était sans doute, à l'heure actuelle, quelque vieille grand-mère entourée d'enfants et petits-enfants.

M. de Marnix mit dans sa poche le livre de velours bleu à fermoir de métal, et murmura :

— Enfin, en voici une qui n'écrivait que pour elle-même... Peut-être a-t-elle eu le courage de dire la vérité... Cela doit être curieux, une conscience de femme prise en flagrant délit...

Une demi-heure après l'ancien officier était installé dans son cabinet, au coin d'un bon feu. Il avait condamné sa porte à ses domestiques et déclaré impérieusement qu'il n'y était pour personne.

Enfoui dans son grand fauteuil de tapisserie brodée par la main même de sa défunte femme — celle qui l'avait tant martyrisé pendant trente-deux ans — M. de Marnix venait de tirer le précieux carnet de sa poche. Mais avant d'en violer le fermoir, cette fois définitivement, il éprouva une courte hésitation. Non pas qu'il se faisait scrupule de pénétrer des secrets et des

confidences qui ne lui étaient certainement pas destinés. M. de Marnix à l'endroit des femmes, n'avait plus de ces délicatesses. Il se demandait tout simplement, un peu effaré de cette intimité qui allait se dévoiler à lui, quel tissu d'horreurs il allait découvrir.

Mais il se fit violence et commença sa lecture.

Au bout de dix minutes il s'interrompit tout à coup, posa le livre ouvert sur la table, en face lui, et se prit à rêver.

Une question se posait dans l'esprit de M. de Marnix qui se formulait ainsi :

— Cette femme est-elle sincère ?

Il reprit sa lecture, s'arrêta encore après dix minutes pour se moucher bruyamment en murmurant à part lui.

— Sacrebleu ! sacrebleu !...

Puis, rapidement de nouvelles pages, criblées de menues annotations, défilèrent sous les yeux du vieillard.

Mais il dut s'interrompre de nouveau. Cette fois le cas était grave ; une larme perlait au bout des cils de M. de Marnix.

Dès lors une émotion extraordinaire s'empara de lui. Une âme de jeune fille ingénue et radieuse lui apparaissait, dans tout le rayonnement sacré de la vingtième année. L'exquise pureté des sentiments qui étaient exprimés là, enveloppaient le rancunier maniaque d'une atmosphère de candeur et de bonté qu'il n'avait jamais connue. Ce qui l'impressionnait surtout c'est qu'il pouvait constater, à chaque page, que l'humeur, le caractère, les idées, les goûts de la jeune personne qui avait tracé ces lignes se trouvaient en harmonie complète avec les siens propres. Jamais ressemblance morale ne s'était révélée plus frappante. M. de Marnix comprit qu'il avait manqué sa vie, et que le jugement qu'il portait sur les femmes ne pouvait être généralisé. Mme de Marnix avait été l'antithèse vivante de son mari ; il n'avait été dès lors que la victime d'un cas particulier.

Du coup, toute sa colère contre les femmes tomba en poussière. Il déposa un long et touchant baiser sur les feuilles jaunies du carnet, et ce fut son amende honorable envers toute une moitié de l'humanité qu'il avait méconnue.

— Ame sœur de la mienne pourquoi ne t'ai-je pas rencontrée ?...

M. de Marnix invoquait ainsi la céleste créature dont il venait d'avoir la tardive révélation, la contemporaine avec laquelle il aurait pu goûter le véritable bonheur. Ils avaient eu vingt ans ensemble, ils étaient destinés l'un à l'autre, et ils ne s'étaient pas même vus une seule fois ! A en croire le carnet, elle s'était mariée en 1847 — l'année même du mariage de M. de Marnix — sans doute avec quelque butor qui n'avait pas su comprendre son âme délicate et divine et avait changé sa vie en un enfer !

— Ame sœur de la mienne, que je sache au moins ton nom !...

Mais il avait beau chercher, tourner et retourner les pages, déchiffrer les surchar-

ges et les ratures, rien ne pouvait lui révéler l'identité de l'auteur du carnet.

Tout à coup M. de Marnix poussa un cri. Il se leva tout pâle, pris d'un tremblement subit des jambes et des bras. Là, sous ses yeux les deux dernières lignes du carnet s'allongeaient comme un double trait de feu :

Dans huit jours j'épouse mon cousin, M. Julien de Marnix, sous-lieutenant au 2^e dragons.

Sa femme ! le livre de velours bleu à fermoir de métal était le carnet de jeune fille de sa femme !...

Le coup fut rude pour le pauvre homme. Pour une fois qu'une femme lui plaisait il n'avait vraiment pas de chance.

Par quelles pérégrinations extraordinaires ce livre lui revenait-il par le canal d'une salle de vente. Il se souvint qu'à la mort de Mme de Marnix on avait vidé les greniers, vendu à des brocanteurs quantité de vieilles nippes et de vieux papiers.

Son émotion fut longue à se calmer. Néanmoins il se ressaisit, mais ce fut pour retrouver son ressentiment vigoureux contre le sexe, accru d'avoir été dupé une fois de plus.

Il frappa du poing sur la table avec colère,

— Je savais bien, cria-t-il, que les femmes mentent toujours : Elles sont fausses jusque dans leurs pensées les plus intimes... fausses avec elles-mêmes...

M. de Marnix rejeta le carnet loin de lui... Et l'idée ne lui vint même pas qu'il aurait bien pu avoir été, lui, le butor qui avait vécu trente-deux ans à côté de l'âme sœur de la sienne, sans même s'en apercevoir, sans avoir jamais cherché seulement à la deviner, sans avoir compris d'elle un mot, un regard, une pensée...

Franz FOULON.

SISYPHE

I

*Vers le sommet du mont qui déchire la nue,
Sisyphé fait monter le rocher menaçant ;
Les ronces, tour à tour, cinglent sa jambe nue,
Et sur sa route il laisse une trace de sang.*

*Il monte. La distance énorme diminue :
Le voici près du but. Le jarret frémissant,
Il monte, quand soudain une force inconnue,
Renverse le rocher qui roule en gémissant*

*Sur la pente escarpée, et se perd dans la plaine.
Le misérable, exténué, reprend haleine,
Et les nymphes alors lui disent : « Condamné,*

** Repens-toi, chasse au loin cette fertilité natale ! *
Mais Sisyphé leur jette un regard de damné,
Et de nouveau s'attache à la roche fatale.*

II

*Encore un coup d'épaule, et Sisyphé est vainqueur.
O rage ! le rocher près d'arriver retombe,
Et dans la plaine, au loin, roule de combe en combe.
Le damné recommence alors son dur labeur.*

*Ainsi l'Humanité, des langes à la tombe,
Voit s'écrouler toujours ses rêves de bonheur.
Lorsqu'elle perd courage, une blanche colombe,
L'Espérance l'excite en chantant dans son cœur.*

*La coupe de la vie est une coupe amère,
Et nous ne possédons qu'une joie éphémère,
Nous déchirons nos pieds aux ronces du chemin.*

*Et notre cœur faiblit, et toujours l'Espérance,
Dit à chacun de nous : « Courage ! recommence ! »
Le triomphe peut-être arrivera demain.*

V. SAVELLI.

LIBRE CHRONIQUE

La lecture des grands journaux par ces chaleurs torréfiantes, constituant la plus redoutable des corvées, pour le lecteur, nous n'hésitons pas à lui épargner ce dangereux surmenage, en extrayant à son intention le suc des dernières dépêches, en préparation dans les principaux cabinets de rédaction, pour flamboyer demain, en manchettes sensationnelles, en tête des colonnes de nos « canards » majuscules.

Nous négligeons le suicide d'Estherhazy, le Uhlan persécuté, et la démission du général Zurlinden, qui sont déjà de l'histoire ancienne, pour Agencer les nouvelles suivantes... de la prochaine heure :

On lira dans *L'Au... be* :

« — Nous apprenons, au moment de mettre sous presse, que le Président de la République s'est étranglé avec le grand-cordon de la Toison-d'Or, qu'il venait de recevoir d'Espagne, en apprenant qu'il succédait à Bismarck dans l'octroi de cette haute distinction.

« Peut-être le retard apporté par le cabinet Brisson à suivre nos conseils de « révision » n'est-il pas étranger à cette tragique détermination ».

On annoncera dans *La Libre P...oubelle* que : — « Le général Duracuire, présenté pour la succession du général Zurlinden, démissionnaire, aurait subordonné sa décision à l'étude préalable du dossier de l'affaire Dreyfus.

« Aussitôt qu'il l'aura étudié et reconnu une nouvelle pièce fautive, il déclarera que sa conviction de la culpabilité de l'Ilote-du-Diable s'en accroît... et il démissionnera à son tour, pour faire place au général de Vieille-Brisque, qui étudiera le dossier, etc., (voir plus haut) jusqu'à extinction de dossier et de généraux pour l'étudier. »

On relatera dans *Le XX^e Siècle* :

— « Le bruit court (en automobile) que

TRAVAIL ASSURÉ Offre sérieuse, Dames et Demoiselles. Rapport 4 à 6 fr. par jour sans quitter emploi. Propre et facile à faire. Ecrire DUPIN, 13, avenue Gambetta, Paris. — TIMBRE POUR RÉPONSE.

GAVOTTE-LUCIE

L'éditeur Fromont vient de publier *Gavotte-Lucie*, une œuvre charmante de SAINT-GEORGES D'ESTREZ.

La Gavotte est dédiée à M^{lle} Lucie Faure, qui a bien voulu l'agréer, et elle est écrite pour piano. — C'est une œuvre d'un rythme gracieux, facile et d'un caractère agréablement archaïque. Elle porte l'inspiration du temps joyeux de nos aïeules.

M. Saint-Georges d'Estrez n'en est pas à son coup d'essai. Nous avons eu de lui plusieurs compositions véritablement charmantes.

UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau : dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou carte postale à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées.

OR-EXPRESS

Pour dorer soi-même, au pinceau tous les objets et entre autres : Cadres de glaces ou tableaux, vases, pendules, ornements statuette, meubles, de fantaisie, etc.

Prix de la Boîte : 2 fr.

PETITS DOCKS DU COMMERCE
LYON. — 12, Rue Confort, 12. — LYON

VENISE HOTEL D'ITALIE, BAUER
Maison de premier ordre, sur le Grand Canal, tout près de la place Saint-Marc, 200 chambres. Réputation universelle. Grand Restaurant. Rendez-vous de tous les Etrangers.

Jules GRUNWALD, sen. prop.

Demandez
partout

LE THE DES MANDARINS

Qualité
Supérieure

NEURALGIES NEVROSES MAUX DE TÊTE

Vous tous qui souffrez de *migraines, névralgies, maux de tête*, prenez des « **Dragées antinévralgiques des RR. PP. Prémontres** », vous verrez votre malaise disparaître comme par enchantement et vous vous fortifierez en même temps l'estomac. L'extrait de quinquina jaune titré, qui forme la base de ces dragées, remplace avantageusement le vin de quinquina. L'éloge de ce médicament n'est plus à faire. Son grand débit le recommande au public.

VENTE EN GROS

Pharmacie **BERTRAND** Aîné, Françon, Successeur
21, Place Bellecour, 21

Envoi franco contre 3 francs, timbres ou mandat

Vente au détail dans toutes les
bonnes Pharmacies

OFFRONS

à Messieurs, Dames et Demoiselles

désirant utiliser lucrativement leurs loisirs,
travail facile et agréable à faire chez soi,
rapport **4 à 6 par jour**, selon production.

DUVAL & C^{IE} 3, Rue Cadet, 3
PARIS

MOYEN DE GAGNER DE L'ARGENT

AGROPHOPHONE EDISON justement appelé le Haut-parleur

Cet appareil utile et agréable, chantant romances, chansons, airs d'opéra, monologues, morceaux d'orchestre, etc., que l'on peut produire soi-même avec galerie à écouter, est indispensable aux forains, aux propriétaires de café, cercles et réunions de jeunes gens, etc. Cet appareil peut donner, sans beaucoup d'avances, un joli rendement. Prix : 195 fr. Adresser mandat aux INVENTIONS, Rue Saint-Antoine, 3, TOULOUSE.

POUDRE ROCHER LAXATIVE Dépurative

Contre la CONSTIPATION et ses conséquences
Le plus agréable et le plus efficace des laxatifs
QUINET, Ph^o, 1, rue Michel-le-Comte, Paris, et toutes Pharmacies

LE VÉLO-EMAIL

est recherché par tous les cyclistes amoureux de leur machine; car, si vieille qu'elle soit, ce vernis lui rend le brillant et la nouveauté de sa prime jeunesse.

Nouvelle fontaine de Jouvence, le *Vélo-Email* est la providence des jeunes et vieilles bicyclettes. Se vend en flacons de 1 fr. 50. Par correspondance 2 fr. 10.

Aux Petits Docks du Commerce

12, rue Confort, LYON.

le plus innocent et le plus infortuné des Alfred vient d'être empoisonné, dans son île, par un syndicat antisémite, qui avait juré qu'on ne le ramènerait que mort et empaillé.

« L'autopsie du cadavre de cette pure victime des machinations infernales de l'Etat-Major, a permis de retrouver dans ses viscères des fragments de l'*Intransi-jean* et du *Petit Judet*.

Et la Justice n'informe pas !!! »

Hâtons-nous d'ajouter que les numéros du lendemain, de ces organes bien informés, démentiront ces nouvelles prématurées, écloses sous l'influence de la chaleur, qui fait fermenter jusqu'à l'encre d'imprimerie.

Mais, le surlendemain, d'autres émotions seront servies à l'opinion publique, en faisant intervenir des complications étrangères, tellement délicates et menaçantes, que notre patriotisme nous fait un devoir de ne les mentionner et commenter que par

FRANC-SILLON.

SOUPÇONNÉE

Dans le petit salon aux tentures mauves, aux meubles bas, de formes bizarres et gracieuses, aux bibelots coûteux, arrangés dans cet apparent désordre qui est le comble de l'art, assis aux deux coins d'une cheminée où flambait un feu clair, nonchalamment enfouis dans de confortables fauteuils, suivant vaguement des yeux les méandres du tapis moelleux ou les dessins en relief de l'abat-jour qui tamisait les trop vives clartés de la lampe, tous deux s'ennuyaient profondément, franchement, sans dissimulation, comme deux camarades qui n'ont nul souci de se dérober leur ennui réciproque, leur maussaderie et leurs bâillements à peine voilés.

Ils s'ennuyaient dans cet élégant boudoir, si plaisant à l'œil, si soigneusement clos; en dépit du dîner délicat, malgré la tiède température qui dérobait ces privilèges à l'hiver. Ils s'ennuyaient et au dehors la neige et le vent faisaient rage; des femmes affamées et en guenilles, des hommes ruinés et désespérés rôdaient par les rues ou grelottaient dans leurs taudis, sans pain, sans feu, sans lumière, sans espérance, maudissant la destinée qui leur donna le mauvais lot de la vie.

Ils s'ennuyaient, cet homme et cette femme mariés depuis deux ans à peine, et qui avaient fait un mariage d'amour!

Ils paraissaient pourtant se compléter si bien l'un par l'autre, ce grand blond aux

formes athlétiques, aux traits mâles, et cette brune, petite et mignonne, toute pétée de grâce, attrayante et charmeresse.

Ils s'ennuyaient, et lui était un homme instruit, intelligent, riche, bien apparenté, pouvant prétendre à toutes les fonctions, entreprendre mille travaux, devenir célèbre, ou se rendre utile, à son choix.

Ils s'ennuyaient, et elle était une femme remarquablement douée, beaucoup plus instruite que ne le sont d'ordinaire les Françaises, car elle avait été élevée en Russie, parlant avec facilité quatre langues, excellente musicienne, quelque peu peintre, possédant une voix remarquable, sachant comprendre et interpréter les œuvres des maîtres, adroite enfin comme une fée pour tous les mignons travaux féminins.

Et pourtant, doués de tous les dons, dotés de tous les biens, ces privilèges sentaient l'ennui lourd peser sur leur cœur.

— Julia, fit nonchalamment le jeune homme après un long silence, si tu me faisais un peu de musique, ce soir?

— Pour que Monsieur s'endorme encore, comme hier au soir... Et pourtant ce n'était pas une berceuse!... Lisons plutôt ce poème allemand tout récent: « L'Ange ». Il m'a ravie.

— Ne me parle pas d'Allemands et d'œuvres allemandes. Nos ennemis!...

— Les poètes n'ont pas de nationalité — fit-elle en riant. — Aimes-tu mieux quelques pages de Shakespeare?... Je te traduirai les passages douteux.

— L'anglais m'assomme... je ne le connais pas assez pour y prendre plaisir. Passe-moi ton album de croquis.

Il le feuilleta négligemment, le referma avant d'en avoir passé en revue toutes les pages, et le posant sur un guéridon en étouffant un bâillement:

— Avoue que mon vieil oncle a eu grand tort de se laisser mourir au plus beau moment de la saison des bals. Réellement il eût dû attendre au printemps.

— Maurice! fit la jeune femme d'un ton de reproche.

— J'ai tort, mais vraiment nous nous amusons comme des fous, jamais nous n'avions mené pareille vie, participé à tant de fêtes, jamais je ne t'avais vue si joyeuse, si coquette et si en beauté!

— Que veux-tu y faire?... Je regrette certainement autant que toi nos réunions d'antan...

— C'est que nous nous ennuyons, il n'y a pas à dire... Si nous allions à Nice?

— A Nice! y songes-tu?... La terre ne m'y semble plus assez solide pour y restaurer notre bonheur. Mieux vaudrait aller à la campagne, chez ta mère; tu pourrais chasser bécasses et canards sauvages.

— Merci, chasser en février, chasser au marais avec de la vase jusqu'aux genoux... J'aime encore mieux m'ennuyer à Paris. Du reste, il faut que j'achève de régler toutes ces affaires de succession. Patience, bientôt nous pourrions aller au théâtre...

— Comment donc font ceux qui ne s'ennuient pas ? soupira Julia.

— Ma chère, ils travaillent ou ils s'amuse ; on n'a encore découvert que ces deux remèdes contre l'ennui.

— Eh bien, travaillons ; veux-tu ?

— Donne-moi l'exemple — fit-il éclatant de rire. — Où en est ta fameuse tapisserie, ce coussin que nous avons commencé le lendemain de nos noces ?

— Je n'ai pas de goût aux travaux inutiles

— avoua-t-elle. — Je voudrais faire de l'utile, du sérieux... Ah ! si j'avais !

— Si tu avais ? achève donc.

— Des petits pieds à chausser, une petite tête blonde à coiffer... Oh ! alors, j'aurais du goût à travailler et ne m'ennuierais plus.

— Et moi donc ! — fit-il avec une sorte de rage — crois-tu que si je me disais : La fortune que je gagne, la notoriété que j'acquiers, seront pour lui, pour mon fils, augmenteront son bien-être et sa considération, crois-tu que je n'aurais pas, moi aussi, le goût d'une occupation quelconque ? Penses-tu que si ce puissant mobile s'offrait à moi, je ne préférerais pas la vie utile de l'homme de science, voire même de l'homme politique, à la vie oisive de l'homme du monde ? Mais sans ce mobile, à quoi bon ? Je me trouve assez riche et assez considéré comme cela.

— Espérons — murmura doucement Julia, pendant qu'une larme mouillait ses yeux. — Ce n'est peut-être qu'une épreuve passagère.

— A moins que ce ne soit un châtiment ! gronda tout bas Maurice, en se mettant à arpenter névresseusement le petit salon.

La jeune femme le suivait des yeux, très émue, les mains tremblantes.

Quand il se jeta dans un fauteuil, elle rapprocha le sien, et d'une voix suppliante, un peu altérée :

— Maurice...

— Julia ?

— Et si nous adoptions...

— Adopter ! que veux-tu dire ! Oh ! les femmes qui raisonnent toujours avec le cœur et jamais avec la tête. L'adoption ! et l'article 343 du Code civil : « L'adoption n'est permise qu'aux personnes de l'un ou de l'autre sexe âgées de plus de cinquante ans qui n'auront à l'époque de l'adoption ni enfants, ni descendants légitimes, et qui auront au moins quinze ans de plus que les individus qu'ils se proposent d'adopter. »

— L'article dit ça ?

— Certainement, chérie. Or, tu n'as pas cinquante ans, ni moi non plus... heureusement. Et puis adopter un enfant, un étranger, le premier venu, quelque produit dégradé du vice... y songes-tu ?

— Oh ! oui, j'y ai songé souvent, et si nous ne pouvons lui ouvrir notre maison à titre définitif et légal, laisse-moi à titre provisoire combler le vide de mon foyer. Et si, plus tard, Dieu exauce enfin nos vœux, nous rendrons le premier baby à ses parents, s'il en a, après avoir assuré son sort.

— Parfait ! madame désire une grande poupée, en vrai ! mais, Julia, tu ne l'aimerais pas... on n'aime pas ces enfants-là.

— Oh ! si je l'aimerais et de tout cœur, j'en suis sûre. Si seulement tu voulais !

— Soit, nous verrons, fit-il en haussant les épaules, fatigué de cette fantaisie qui durait trop à son gré, si jamais l'occasion se présente...

— Il ne faut pas attendre une douteuse occasion... Je suis sûre que tu veux bien...

C'est uniquement pour me taquiner que tu as l'air d'hésiter ; l'autre jour, je t'ai entendu dire à M. A... que tu trouvais cela tout naturel... Si tu savais comme je serais heureuse ? Tu me reproches parfois d'être frivole et coquette... tu verrais quel changement ! Une mère, même une mère d'adoption, doit être une femme sérieuse. Dis oui, je t'en supplie, et tu seras mon bon petit Maurice adoré.

Elle le câlinait, l'embrassait, le suppliait, riant et pleurant à la fois. Vaincu enfin, il lui fit une banale promesse.

— Elle n'y songera plus demain — se disait-il.

Alors ce fut une joie, et des baisers, et des sourires sans fin ni trêve. Elle finit par se mettre au piano, et très en voix chanta admirablement *L'Ave Maria* de Schubert ; Maurice ne dormait pas et la complimenta avec chaleur ; la soirée s'acheva gaîment au milieu des projets et des doux propos.

II

Le lendemain matin, à huit heures, Julia en costume de voyage faisait irruption dans la chambre de son mari.

— Je pars, mon ami, — fit-elle d'un air délibéré — il me tarde que notre projet s'accomplisse ; à bientôt... je verrai ta mère en passant.

— Es-tu folle ? — balbutia-t-il abasourdi.

— Toi qui ne voulais pas voyager en hiver... Où vas-tu ?... Quelle démarche insensée vas-tu faire ?

— Je vais où m'entraîne ma destinée, — déclara-t-elle tragiquement. — Voyons, quitte cet air ahuri et souhaite-moi bonne chance. J'ai le pressentiment que je ne reviendrai pas seule... Adieu, je prends le train de 9 heures ; ne me propose pas de m'accompagner à la gare, je ne veux pas. Il fait un froid horrible.

— Mais enfin, de quel côté te diriges-tu, quels sont tes projets ! Attends au moins que, mes affaires terminées, je puisse t'accompagner... Et puis, réfléchis donc... Si plus tard nous avons un enfant à nous...

— Celle-ci serait notre fille aînée, voilà tout, riposta-t-elle étourdiment. Elle se mordit aussitôt les lèvres et reprit avec vivacité :

— Car c'est une fille que je veux, tu sais. Adieu, ne me dis plus rien... J'ai ta promesse et toute la nuit j'ai rêvé de ma fille... il me la faut.

Le valet de chambre de M. Mérival apportait le courrier ; elle profita de cette diversion pour s'esquiver ; lorsque son mari, habillé à la hâte, voulut entrer chez elle, on lui dit qu'elle était partie.

(A suivre).

Jeanne FRANCE.

A LA GRANDE MAISON

SUCCURSALE

DE LYON

Place de la République

VÊTEMENTS

Tout faits et sur mesure

CHAPELLERIE - CHAUSSURES

Chemises, Cravates

GANTS

CYCLISTES ! ATTENTION !

Il n'y a qu'une lampe
à l'Acétylène

PROJECTION 100 MÈTRES chargement par cartouches spéciales. C'est la « **STANDART** » d'une sécurité absolue et catalogue contre 0 fr. 15. Adresser timbres ou mandats. « AUX INVENTIONS NOUVELLES », rue Saint-Pantaléon, 3, Toulouse.

Nouveauté ! Solidité ! Sécurité ! Élegance

Prix : modèle émaille, noir et nickel 20 »
Toute nickelée 2 fr. 50 en plus Demandez prospectus
et catalogue contre 0 fr. 15. Adresser timbres ou mandats. « AUX INVENTIONS NOUVELLES », rue Saint-Pantaléon, 3, Toulouse.

AVIS AUX BUREAUX DE TABACS

Poches à Tabac offertes gratuitement

4.000 poches petit ou grand modèle, rendues franco pour 2 fr. 85 et nous vous adressons à titre gracieux pour trois francs de marchandise de vente facile, spéciale pour bureaux de tabacs, ce qui fait que les poches NE VOUS COUTENT RIEN. C'est avec raison que nous annonçons « Poches à tabac offertes gratuitement. » — Adresser timbres ou mandats-poste au COMPTOIR DES VENTES, rue Saint-Pantaléon, 3, TOULOUSE.

ÉLECTRICITÉ

Installation de Sonneries électriques, Téléphone, Porte-voix, Appareils électriques de sûreté contre les malfaiteurs

PARATONNERRES LUMIÈRE ÉLECTRIQUE

Pose soignée — Prix avantageux

FOURNITURE DE TOUS APPAREILS ÉLECTRIQUES
ET Téléphones DE RÉSEAU, ETC.

Maison CHOLLET et REZARD

CHOLLET, Succ^r

10, rue Bellecordière et rue Tupin, 28

LYON

LE LIVRE D'OR de l'Exposition Universelle
de Lyon 1894

AGENCE FOURNIER, rue Confort, 14, LYON



ASTHME ET CATARRHE
guéris par les CIGARETTES ESPIC
ou la Poudre
OPPRESSIONS, TOUX, RHUMES, NEURALGIES
COUTES PHARMACIES. 2 fr. la Boîte. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE.



LA KAOLINE

COULEUR A LA COLLE

Peinture chimique, sèche, hydraulique

La Kaoline est la seule peinture pour murs, papiers, bois, vieux murs peints, etc., qui puisse remplacer supérieurement la chaux et la peinture à la colle ordinaire, dont l'emploi offre généralement tant de déficiences dans l'exercice des badigeonnages.

La Kaoline est de treize couleurs différentes; son emploi est facile, elle ne s'écaille pas et ne déteint jamais. Les nuances les plus pures, les plus douces, sont obtenues sans ondée et l'on peut faire sur le fond: filets, champs étrusques, bordures, ornements, en un mot obtenir une décoration.

Le paquet de Kaoline de 2 k. 500 est suffisant pour peindre en deux couches 50 mètres carrés des matériaux indiqués plus haut. Prix du paquet: 2 fr. 25. Par correspondance ajouter 0,60 cent. par paquet.

Envoi franco de la carte des diverses teintes: **Aux Petits Docks du Commerce, 12, Rue Confort, LYON**

Plus d'Essences! Plus de Benzines! Plus d'Odeurs désagréables!

L'OREODOXINE est propre à enlever sur les étoffes de toutes sortes, noires et de couleurs, telles que lainages, soieries, velours, ornements d'église, tapis, moquettes, carpettes, tapis de tables et de toutes étoffes d'ameublement, tapisseries, draps, feutres, toutes les taches de quelque nature qu'elles soient. Elle ne laisse pas d'odeur, ravive les couleurs défraîchies et redonne aux tissus fanés le lustre et l'aspect du neuf.

L'OREODOXINE est le produit par excellence, bien supérieur à toutes les benzines et essences; elle a l'immense avantage de ne laisser aucune odeur, et sa composition possède toutes les qualités de l'oréodoxa, grand et beau palmier des Antilles, qui est un des produits naturels est plus appréciés par les habitants des tropiques.

L'OREODOXINE ainsi dénommée à cause de ses propriétés similaires au suc de l'oréodoxa, est le fruit de longues recherches. Elle sera auxiliaire indispensable des familles qui comprennent largement les principes d'économie domestique et de propreté.

Prix du flacon; 1 fr. 25; par correspondance ajouter 0,60 cent.

Dépôt général: Petits Docks du Commerce 12, rue Confort, Lyon.

Agence de Publicité Fournier

14, Rue Confort, 14

PUBLICITÉ FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

Correspondant de l'Agence HAVAS

BIBLIOGRAPHIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du n° 2164 du 17 septembre 1898

Chroniques: *Courrier de Paris*, par Pierre Véron. — *Que se passe-t-il*, par G. Lenôtre. — *L'assassinat de l'Impératrice d'Autriche*, par de Montarlot. — *Les fêtes du couronnement*, par X. — *Visite aux mines et usines de Sibirie*, par D. de Woronne. — *La semaine scientifique*, par le docteur Servet de Bonnières. — *Stéphane Mallarmé*, par A. B. — *Théâtres*, par H. Lemaire. — *Le piano des Rantzau (fin)*, par Henri Maréchal. — *Chronique sportive*, par Wimille. — *Chronique des Courses*, par Archiduc.

Explication des gravures, Echecs, Rébus, Récréations, Revue comique. Sport, Monde financier, Bibliographie, Vélocipédie, etc.

Le numéro: 50 centimes.

L'EUROPE ARTISTE

Sommaire du 11 septembre 1898

Silhouettes du jour: M. Gustave Charpentier, E. Grimard. — *Soirées parisiennes*, Noël de Flines. — *Semaine théâtrale*, Troiscoups. *Courrier parisien*, L. Claverye. — *Echos*, Passepartout. — *Nécrologie*. — *Le théâtre à travers les âges*, L. Grédelue. — *Poèmes et chansons*, A. Picot. — *Correspondance*: En province. A l'étranger. — *Propos d'un harpiste*, Pince-sans-rire. — *Informations*, Le Furet. — *Causerie médicale*, D^r Barnave. — *Semaine financière*, Crésus.

Bureaux: 58, rue Jean-Jacques Rousseau. Paris.

LE PETIT POÈTE

Journal ouvert à tous les Poètes

PARIS, 10, rue Tiquetonne. — NICE, 21, rue d'Angleterre.

En vente, à Lyon, chez Heine, 4, rue Victor-Hugo.

JOURNAL DE LA BEAUTÉ

Journal des Dames et des Jeunes Filles,
Paraît tous les mardis.

Le numéro: 10 centimes.

Rédaction et Administration

Paris, 34, rue de Lille, Paris.

ELDORADO

Concert, attractions, opérettes, succès de la troupe: les Haker-Lester, velocipédistes; Mme Bulfa, la chanteuse; le comique Vignais; les duettistes Vernier, Odette, etc.

Tous les vendredis, soirée de famille; la chanson classique.

CASINO DES ARTS

Concert tous les soirs, à 8 h.
Au programme: Marini, interprète unique de l'*Affaire Rapin*; les Boines, acrobates. Dimanche matinée de famille.

SCALA-BOUFFES

Au concert: les Wladimir, Michelette, Sylvin, Fernandez. — *Maman Saboulev*, vaudeville de Labiche.

GUIGNOL DU GYMNASE

30, quai Saint-Antoine, 30

Tous les soirs, l'*Africaine*, parodie en huit tableaux. Décors et costumes neufs.

CHARBONNIERES-LES-BAINS

Saison thermale du 1^{er} mai au 15 octobre. Etablissement thermal de premier ordre. Eaux ferrugineuses. Vastes piscines de natation. — *Casino* tous les soirs, orchestre de 32 musiciens sous la direction de M. Jouberti, chef d'orchestre. — *Tir aux pigeons*. Nombreux trains à la gare Saint-Paul.

LA PHOTOGRAPHIE VIVANTE

PAR LE CINÉMATOGRAPHE "LUMIERE"

1, rue de la République, (près du Grand-Théâtre).

AVIS. — Le vrai Cinématographe Lumière est visible seulement 1, rue de la République, près du Grand-Théâtre, et n'a pas de succursale à Lyon.

Photographie des Couleurs en Relief

Une remarquable série de douze photographies en couleurs en relief, est visible dans le local du Cinématographe tous les jours de dix heures du matin à midi et de deux à six heures du soir.

Prix d'entrée: 50 centimes.

Les séances de Photographie animée ont lieu seulement tous les soirs de huit à onze heures. Voici la liste des vues:

1. Lausanne: Défilé du 8^e bataillon. —
2. Ecole de cavalerie de Saumur: Les quatre grands cercles. —
3. Le Caire: Une rue. —
4. Photographe. —
5. Boleras Robadas (ensemble). —
6. Danse espagnole. —
7. Panorama des rives du Nil. —
8. Alexandrie: Embarquement. —
9. Voyageur et voleurs.

Prix d'entrée: 0 fr. 30

Revue Financière Hebdomadaire

La réponse des primes sur les valeurs se liquidant au 15 s'est effectuée sans provoquer la moindre animation, du reste les engagements sont de peu d'importance.

Les cours de nos rentes ont encore été assez discutés et la faiblesse a prévalu. Le 3 0/0 clôture à 103,02 au lieu de 103,07 après 102,97; le 3 1/2 0/0 finit à 105,82. L'Amortissable n'a pas été coté à terme.

Le Crédit Foncier se traite à 690; le Crédit Lyonnais à 872 et la Société Générale à 560 n'ont pas varié. Le Comptoir National d'Escompte fait 583. La Banque spéciale des valeurs industrielles se traite à 196 et 197.

Le Suez à 3670 n'a pas varié. Les Chemins français se sont négociés: le Lyon à 1935; le Midi 1451; le Nord à 2140 et l'Orléans 1885.

Parmi les fonds étrangers, nous retrouvons l'Italien à 92,70 sans changement; l'Extérieure passe de 41,72 à 41,95; le Turc finit à 22,35; la Banque Ottomane à 550.

Le Portugais reste à 23,15; le Russe 3 0/0 1891 a repris de 0,10 c. à 96,75.

Au comptant les actions de la Société d'Incandescence par le gaz (Bec Auer) se traitent aux environs de 485.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

EXTRA-VIOLETTE

Véritable et suave Parfum
DE LA VIOLETTE

Violet
Parfumerie
PARIS
29, B^{is} des Italiens
SEUL INVENTEUR DU

AMBRE ROYAL

Nouveau Parfum extra-fin.
Savon, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz

LE FLORIGENE

ENGRAIS CHIMIQUE SOLUBLE

Pour la culture des Fleurs et des Plantes d'appartements

PRIX DES BOITES, avec le Mode d'emploi: 1 fr. et 1 fr. 75

DÉPÔT GÉNÉRAL: PETITS DOCKS DU COMMERCE, 2, rue Confort. — LYON

SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE